

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 32.

Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 5 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 24 AOUT 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Nos gravures : Réservoir et cataracte dans "Machinery Hall." — L'insurrection Orientale. — Lourdes : Villa-Maria. — Le Canada à l'Institut de France, par Oscar Dinnu. — Incendie dans les ateliers de l'Opinion Publique. — Dernières nouvelles. — Aventures du Capitaine Hatteras. (suite). — Nouvelles de Manitoba. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite). — Les Canadiens de l'Ouest : Joseph Rolette, par Joseph Tassé. — Nouvelles générales : Europe, Canada. — Lettres Parisiennes : Discours d'un petit sou, par T. B. de la Guierche. — Littérature canadienne : Le Roi des étudiants, par Vincelas-Edgène Dick (suite). — Le jeu de Dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Gravures pour accompagner le texte des "Aventures du Capitaine Hatteras." Lourdes : Le couronnement de Notre-Dame de Lourdes, le 2 juillet. — L'insurrection Orientale, croquis et types : Villa-Maria, 1876 : élèves qui remportèrent les médailles présentées par Lord Dufferin ; Mlle Joséphine Perreault ; Mlle Hortense Murphy ; Philadelphie : Réservoir et cataracte dans "Machinery Hall."

NOS GRAVURES

Réservoir et cataracte dans "Machinery Hall." — Une des plus grandes curiosités de l'Exposition, après la "machine Corliss," est certainement le réservoir, ou "tank," situé dans une annexe du "Machinery Hall." C'est une chose nouvelle dans les expositions.

Supposez une vaste pièce d'eau de 60 pieds sur 160, avec une épaisseur de 10 pieds pour la couche d'eau, à laquelle se relie toutes les machines hydrauliques qui y déversent les eaux dont elles se sont servies.

A l'extrémité sud de ce réservoir, une chute d'eau de 35 pieds de haut sur 40 pieds de large forme comme un immense rideau liquide et sert de fond à cette curieuse scène.

Dans le dessin, toutes les machines fonctionnent.

A droite, vous voyez un drapeau américain, tenu, par la violence du vent qui sort d'un ventilateur, dans une position verticale.

Des jets d'eau dans toutes les directions donnent à cet endroit, toujours plein de fraîcheur, un attrait pour le public.

L'insurrection Orientale. — (Extrait de la correspondance particulière de "L'Illustration.") Kragujevatz, capitale de la Schoumadia, est située sur les bords de la Lepenitza. Cette ville, la première place militaire de la Serbie, n'offre rien de bien curieux comme rues, places ou monuments. Les habitations du prince Milosch, de sa femme, la princesse de Ljubitz, et le konak construit pour leur fils, le prince Michel, ne sortent guère du rang des bâtisses qui les environnent. Une vieille mosquée à peu près intacte est le dernier vestige attestant l'occupation turque ; elle sert de remise à deux pompes à incendie.

La grande attraction de Kragujevatz, c'est l'arsenal contenant une fonderie de canons et de projectiles, une fabrique d'armes et des ateliers divers pour le montage des pièces, l'établissement des affûts, la fabrication des cartouches, etc., etc. Cet arsenal, fondé par le prince Karageorgévitch, occupe actuellement six cents ouvriers et est en état de livrer comme artillerie une batterie par semaine. Autrefois Kragujevatz, sous Milosch, qui se plaisait peu à Belgrade, vu la présence des Turcs, était pour ainsi dire le siège du gouvernement ; ce fut là que se tinrent les premières assemblées parlementaires. L'an dernier, afin de soustraire les délibérations de la Skupstina aux excitations de la jeunesse des écoles de Belgrade, le cabinet Ristitch, désirant en outre cacher certaines

décisions, transporta la session à Kragujevatz. On se rappelle que le prince rappela les députés à Belgrade et renversa le cabinet Ristitch par un coup d'état parlementaire. Il est possible que pendant la guerre le gouvernement serbe vienne s'établir temporairement à Kragujevatz.

Tioupria, qui s'écrit généralement en serbe Cupria avec un accent circonflexe renversé sur le C, ce qui donne à peu près la prononciation d'après laquelle j'orthographe, signifie pont. De temps immémorial, la ville semble avoir emprunté son nom au passage établi sur la Morava. Dans les environs de Tioupria, sur un sol des plus fertiles, le prince Michel avait tenté un essai de colonisation qui a échoué. Des Serbes émigrants venus du Banat de Hongrie reçurent en partage des terres et des matériaux pour se bâtir des demeures. Soit par paresse, soit parce qu'ils n'entendaient rien à la culture, ces colons n'obtinrent aucun résultat sérieux. Tioupria a repris du mouvement et de la vie depuis que le gouvernement en a fait la seconde place militaire de la Serbie en créant le long du cours du fleuve des magasins et des chantiers militaires.

L'insurrection bosniaque, venue à la suite de celle de l'Herzégovine, l'an passé, lui est aujourd'hui de beaucoup supérieure : elle compte environ 30,000 hommes distribués en une vingtaine de bandes dont les principales sont commandées par Dutchich, Golub Babich, Davidovitch, Zarko, Karan, Franjo, Uzelatz, Gak et Stefanovitch. Parmi ces chefs, il y a cinq popes. On accepte dans les bandes, dont le centre de recrutement est Schabatz, tous les gens de bonne volonté, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Sauf peu d'exceptions, ce sont les divers éléments slaves qui alimentent ces corps volontaires ; cependant, on y rencontre un certain nombre de garibaldiens et quelques Français.

Les volontaires sont armés, touchent une prime d'entrée en campagne de 5 thalers. La nourriture leur est fournie autant que faire se peut ; pour le reste, la guerre de guérillas et ses chances doivent y pourvoir.

Leur manière de combattre est principalement l'embuscade. Rarement ils se hasardent à découvrir. Le plus souvent ils fondent à l'improviste sur les détachements isolés, interceptent les convois, saquent les propriétés des beys, paraissent et disparaissent en quelques heures de manière à se rendre insaisissables.

Dans la bande de l'archimandrite Dutchich, vers laquelle nous avançons rapidement, il y a un effectif d'un peu plus de 2,000 hommes, tous Slaves, soit des anciens confins militaires de Croatie, soit du Voïvodinat serbo-hongrois, soit du Banat.

Aux avant-postes, une escouade vient nous reconnaître, et nous ne tardons pas à regagner le centre du campement situé sur un monticule boisé d'où la vue domine à droite et à gauche au loin deux à trois lieues de la zone frontière. Dutchich est seul en possession d'une tente pouvant abriter huit à dix personnes. Les volontaires s'arrangent comme ils peuvent dans des sortes de huttes en branchages où ils couchent pêle-mêle par douzaines ; d'autres, préférant le grand air, se groupent aux pieds des arbres.

Au moment où nous arrivons, il y a conciliabule dans la tente de Dutchich. Cinq chefs, ses lieutenants, y sont rassemblés et

discutent gravement. Notre présence annoncée ne les trouble pas et ils nous laissent assister à leurs délibérations sans autrement se gêner. L'archimandrite est un homme de cinquante ans, à la figure empreinte de dureté ; il se contente de nous faire un signe de la tête pour nous indiquer qu'il sera à notre disposition en quelques minutes, puis il donne à voix haute un ordre en vertu duquel deux individus arrêtés comme suspects d'espionnage paraissent devant lui. Après un interrogatoire sommaire, il les fait retenir. Quel est le sort qui les attend ? Je n'ose le demander.

Nous entrons en Bosnie un peu au-dessus du bourg quarante de Mokragora. Dans les prairies que nous venons de quitter, des bergers surveillent de chétifs troupeaux de moutons. Le guide nous explique que les dix bergers sont des soldats déguisés, postés là avec quelques maigres brebis pour attirer les maraudeurs turcs et infliger une correction à ces pillards qui, depuis quelques mois, désolent la frontière sur plusieurs kilomètres d'étendue, incendiant les villages après les avoir complètement dépouillés. Nous ne pensions guère à être spectateurs et acteurs dans une affaire de ce genre. C'est cependant ce qui arrive, et c'est grâce au flair de Thomas que nous évitons une forte compagnie de maraudeurs s'avançant de notre côté. Nous rétrogradons au plus vite à travers champs, coupant en ligne directe sur les troupeaux à notre droite, et nous les avons à peine dépassés de 4 à 5 mètres qu'une bande de sauvages se précipite sur eux en hurlant et en tirant des coups de fusil : ce sont des Circassiens et des Bachi-Bazoucks ; ils sont quarante à cinquante. Les bergers opèrent lentement leur retraite en se courbant pour éviter les balles, tandis que les maraudeurs se jettent comme des oiseaux de proie sur les troupeaux. Nous commençons à croire que nous ne sortirons pas facilement de cette algarade. Thomas, toujours prudent et pratique, dételle en un tour de main les chevaux, pendant qu'abrités derrière la voiture nous attendons, revolvers au poing, ce qui va se passer. Une fois les chevaux libres, Thomas nous fait monter dessus, me prenant en croupe sur l'un, Kauffmann et le guide sur l'autre, et nous détalons, abandonnant la voiture et les bagages à leur triste sort.

Les maraudeurs saluent notre retraite par quelques coups de fusils auxquels nous répondons par quelques coups de revolver. Soudain nous voyons déboucher de deux côtés, sortant de bouquet de bois, deux bataillons serbes qui dirigent un feu roulant sur les maraudeurs, puis se lancent au pas de course à leur rencontre. Ces derniers n'ont garde de les attendre ; ils prennent la fuite, abandonnant leur proie et laissant sept à huit morts ou blessés sur le carreau. Nous nous arrêtons pour contempler ce spectacle, et nous rentrons en triomphateurs dans les lignes de la brigade d'Ujitz, après avoir reconquis notre carriole. Pour nous remettre de nos fatigues, quelques officiers de ma connaissance nous offrent à souper, et nous buvons au succès des armes serbes, à quoi nos amis répondent en chantant le fameux toast usité à tous les repas de fêtes serbes : *unoga ljeta* (longue vie). Le lendemain soir nous rentrons à Ujitz.

Lourdes. — La consécration de la basilique de Notre-Dame-de-Lourdes, par

Mgr. le cardinal archevêque de Paris, et le couronnement par Mgr. Meglia, nonce apostolique, de la statue de Notre-Dame-de-Lourdes, tel était le but de la réunion, sur les rochers de Messabielle, de près de 40 prélats, et de 50 à 60,000 pèlerins.

Le dimanche 2 juillet eut lieu la première cérémonie, avec une pompe religieuse que n'avait jamais connue, dans sa vieille cathédrale de Paris, Mgr. Guibert, qui officiait pontificalement et donnait solennellement, à la fin de la messe, la bénédiction papale à l'immense foule prosternée.

Le lendemain 3 juillet fut consacré aux fêtes extérieures, car le couronnement de la Vierge, comme le montre notre gravure, avait lieu sous un immense reposoir en forme de dais, dressé à l'esplanade du Rosaire. Favorisés par un ciel à demi couvert, les fidèles purent suivre la magnifique procession qui partait de la maison épiscopale pour venir se grouper autour de l'autel du couronnement. Tous les visages brillaient d'allégresse sur le passage triomphal de la Vierge de Lourdes, précédée d'un nombreux clergé et suivie des grands dignitaires de l'Eglise ; mais quand, après la messe pontificale et le sermon de Mgr. Pie, Mgr. Meglia, entouré des pontifes et dominant un flot humain de soixante mille têtes, déposa sur la belle statue la riche couronne d'or et de diamants, ce fut une émotion universelle qui se manifesta par de pieux vivats.

Nous regrettons que l'espace nous manque pour nous étendre davantage sur cette manifestation religieuse qui intéresse un bon nombre de nos abonnés ; ceux-là nous saurons gré, sans doute, d'avoir joint à notre si petit dessin pour une si grande fête, la reproduction photographique de la couronne de Notre-Dame-de-Lourdes, que veut bien nous communiquer M. Mellerio, l'habile orfèvre qui en est l'auteur. On sait que cette couronne provient de dons pieux et qu'elle peut avoir une valeur matérielle de 40,000 francs (1).

Nous n'insisterons pas non plus sur le miracle dont tous les journaux ont parlé : la guérison d'une pauvre vieille femme de Poitiers, âgée de soixante-et-un ans, qui retrouva ses forces après ses ablutions dans la piscine. Cets guérison merveilleuse s'étant produite pendant la messe pontificale, le bruit s'en répandit aussitôt dans la foule et en augmenta l'enthousiasme et la joie.

Villa-Maria. — Parmi les marques de sympathie dont Son Excellence le Gouverneur-Général se plaît à parsemer son passage, l'une des plus dignes d'admiration et de reconnaissance est le don qu'il a fait de médailles, frappées à son effigie, pour être distribuées dans plusieurs institutions, aux élèves les plus distingués. Chaque année, ces médailles se répartissent dans les familles des heureux compétiteurs, et tout en encourageant les efforts de la jeunesse studieuse, perpétuent le souvenir de cet homme aussi savant que généreux. Villa-Maria, entre autres institutions, a le bonheur de pouvoir offrir en récompense à ses élèves les médailles Dufferin. Et nous avons l'avantage de présenter aujourd'hui à nos lecteurs les por-

(1) La dite couronne est complètement en or, rehaussé de cinq cents diamants environ. Afin d'utiliser toutes ces pierres, on les a placées aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la couronne.